

NICOLAS, Robert (2015) *Nouvelles orphelines*, Saint-Boniface, Éditions du Blé, 125 p. [ISBN: 978-2-924378-29-8]

Claudia Labrosse

Volume 28, numéro 2, 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1037186ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1037186ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Presses universitaires de Saint-Boniface (PUSB)

ISSN

0843-9559 (imprimé)

1916-7792 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Labrosse, C. (2016). Compte rendu de [NICOLAS, Robert (2015) *Nouvelles orphelines*, Saint-Boniface, Éditions du Blé, 125 p. [ISBN: 978-2-924378-29-8]]. *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, 28(2), 405–406.
<https://doi.org/10.7202/1037186ar>

de ses personnages. La variabilité de leurs stratégies de survie déstabilise le mythe persistant selon lequel il y aurait un seul modèle de la masculinité qu'il faudrait imiter pour devenir un homme assez fort pour affronter la vie.

Samantha COOK
University of Winnipeg

NICOLAS, Robert (2015) *Nouvelles orphelines*, Saint-Boniface, Éditions du Blé, 125 p. [ISBN: 978-2-924378-29-8]

Le recueil *Nouvelles orphelines* est la première œuvre de Robert Nicolas, auteur franco-manitobain, mais parions tout de suite qu'elle ne sera pas la dernière. Ce nouveau venu dans le paysage littéraire de la francophonie canadienne nous propose une douzaine de nouvelles encadrées d'abord par un liminaire et un prologue, puis par un épilogue et un postliminaire que l'on peut considérer comme faisant partie prenante de la fiction.

D'entrée de jeu, le liminaire laisse entrevoir l'ombre d'un vide qui rejoint la peur viscérale de tout écrivain, c'est-à-dire la page blanche. Or, ce vide est paradoxalement comblé par les justifications du narrateur qui explique qu'il n'a pas le temps d'illustrer son «aptitude à l'écriture» par le biais d'une «première phrase brillante» (p. 7) qui caractérise généralement l'incipit d'une œuvre. Tout de suite, on goûte à l'humour et à la dérision qui marqueront les pages du recueil, mais on devine également que l'acte d'écrire occupera une place toute spéciale dans les textes de l'auteur. Dans plusieurs nouvelles, la menace de la page blanche est évoquée par les divers narrateurs (car les voix narratives varient), et l'on se retrouve devant des écrivains en mal d'inspiration ou distraits par «l'énormité de la banalité quotidienne de la vie» (exergue). Littéralement prisonnier de la spirale de la procrastination, le narrateur de «Racontars» affirme vouloir nous raconter une histoire, mais celle-ci sera à jamais différée en raison de la multiplication de petits obstacles à l'écriture que reconnaîtront tous ceux qui ont eu à tenir une plume. Au final, ce sont donc les détails banals du quotidien qui tiennent lieu de récit, et la page blanche se trouve comblée de l'écriture de celui qui n'ose avouer qu'il retarde le moment d'écrire.

Le train-train de la vie courante, éminemment présent dans l'ensemble du recueil, pourrait faire des *Nouvelles orphelines* une œuvre quelconque si ce n'était le talent de Robert Nicolas qui surprend le lecteur au détour d'une intrigue, multipliant les fins inattendues, parfois comiques, parfois dramatiques. Dans «Bas blancs», on ne peut que s'amuser du fait qu'un élément vestimentaire aussi peu inspirant que des bas blancs devienne le sujet d'une nouvelle où la langue déroule ses artifices pour narrer les mésaventures du personnage:

[...] En pleine course, mes lacets lâchèrent prise. C'était le divorce mais déjà le couple se reforma en s'entremêlant l'un à l'autre! Et lors de leurs ébats, je m'enfargeai sur les nouveaux liens tissés entre eux [...] (p. 70)

Et tout ça à cause des bas porte-malheur... «Maudits bas blancs!» (p. 71) Dans «La petite fabrique de bonnes manières», on savoure par procuration le plaisir coupable de mettre dehors les clients impolis d'un restaurant et on se plaît, à notre tour, à imaginer un établissement où le respect des bonnes manières serait au menu: *exit* les convives hurlant dans nos oreilles leur joie de se retrouver; *exit* les pitonneux incapables de se défaire de leur téléphone portable le temps d'un repas; *exit*... bon, vous saisissez. Il faut dire que l'humour de Robert Nicolas n'éclipse pas un côté beaucoup plus sombre habilement développé dans certaines nouvelles dont «En attendant la pluie» où il semble même se glisser des éléments fantastiques. Le climat y est d'abord léger, puis survient un homme mystérieux qui attise la curiosité du narrateur, et, imperceptiblement, on glisse vers un univers devenu obsessionnel, puis franchement inquiétant.

Enfin, il faut lire l'ensemble des nouvelles pour en apprécier les nombreux clins d'œil faits au lecteur: ici réapparaît un personnage énigmatique, là resurgissent des obsessions partagées par les narrateurs. Et au fil des textes se dévoile une trame narrative que l'on ne pouvait soupçonner au départ et dont il importe de préserver le secret dans ces lignes. Mais il est certain que la lecture de la nouvelle «Contretemps», suivie de l'épilogue et du postliminaire, nous force à relire attentivement, et presque goulûment, le prologue. Ce faisant, nous prenons plaisir à découvrir la prose d'un nouvel auteur.

Claudia LABROSSE
Carleton University